

THÉÂTRE

Le Rond-Point consacre un grand cycle à l'auteur des « Diablogues » et de « Naïves Hirondelles », pour saluer un poète de la scène trop méconnu, depuis ses premières pièces dans les années 1950, et d'une rare puissance comique.

Dubillard, le grand diabologueur

A Paris, Théâtre du Rond-Point, Festival Dubillard, du 2 mars au 30 avril. Tél. : 0 892.701.603. Site : theatredurondpoint.fr

Roland Dubillard est-il le grand auteur oublié du théâtre français contemporain ? Le directeur du Théâtre du Rond-Point, Jean-Michel Ribes, en est persuadé et programme une copieuse rétrospective de ses pièces. En mars et avril, on ne jouera que Dubillard dans les trois salles de l'ancien Palais des Glaces : sept comédies avec des acteurs comme François Morel, Julie Depardieu, Ariane Dubillard, Maria Machado, et les metteurs en scène Ribes, Catherine Marnas, Eric Vigner, Anne Bourgeois... *Comment ne pass'interresser, en effet, à un poète burlesque qui, dans « La Boîte à outils », pose cette question capitale : « Et la rage de lascie, qui l'a comprise ? »* Il a fêté ses quatre-vingts ans en décembre dernier et, bien qu'atteint d'une hémiplegie, il saura apprécier l'hommage qui lui est rendu.

Loufoquerie irrésistible

En concevant cette série, Ribes a pris des risques. Il a écarté les « Diablogues », l'œuvre la plus célèbre de l'auteur. Or ces textes écrits pour deux acteurs (qu'on peut se procurer dans la Collection Folio), où l'on discute avec le plus grand sérieux de choses dérisoires, sont joués sans arrêt, tant leur loufoquerie est irrésistible. Les pièces plus longues, qui seront recréées au Rond-Point, ont parfois connu le succès. Dans la plus souvent reprise, « Naïves Hirondelles », les personnages tiennent un « commerce d'on ne sait quoi » ! Sur cette incertitude se construisent leurs relations mystérieusement conflictuelles. Dans « Le Jardin aux betteraves », quatre musiciens cherchent à travers champs une maison de la culture où ils vont jouer du Bee-



Roland Dubillard se situe hors du monde des honneurs et des droits d'auteur cossus bien qu'il ait été régulièrement salué comme acteur.

thoven : la pièce date de 1969. Dubillard s'y moque des paquebots culturels lancés quelques années plus tôt par André Malraux. Dans « Où boivent les vaches », le héros est un poète qui juge le système de notoriété pourri et fallacieux. Autoportrait ? Certainement.

Dubillard se situe hors du monde des honneurs et des droits d'auteur cossus, bien qu'il ait été régulièrement salué et que, comme acteur, il ait participé à des films de Yannick Bellon ou de

Patrick Leconte. Car, à ses débuts, c'est un comédien qui écrit ses textes, passe à la radio, dans les cabarets et dans les petits théâtres du Paris effervescent des années 1950. Un comédien étonnant, faussement placide, égaré au pays de la logique, patinant sur les idées folles avec une conviction grave, explorant dans un flegme angoissé les dérapages d'une vérité délirante. Quand il passe des dialogues brefs aux pièces d'une plus longue durée, il développe plus encore la complexité de cet ar-

rière-monde en folie, au point qu'on s'y perd quelquefois. Romain Weingarten, lui-même l'un des grands dramaturges de ces décennies révolutionnaires, a débuté avec Dubillard.

Rire destructeur

Ils se sont connus à vingt ans sur les mêmes scènes historiques : Théâtre de Poche-Montparnasse, Théâtre de Lutèce... Pour nous, il se souvient : « Dubillard a tout de suite été un acteur surprenant. Quand il jouait sa « Maison d'os », il était sublime car, sortant de son apparente froideur, il s'épanouissait tout à coup. Son humour est un humour de fou, à la Michael Lindsay, pour prendre une référence plus récente. On ne peut pas le ranger dans l'absurde. Il y a, dans ses œuvres, plus de mystère et plus d'émotion, derrière un désordre apparent. Il a joué dans deux de mes pièces et on a fait beaucoup de radio ensemble. On ne se parlait pas ! Il a en lui une sorte de colère intérieure qui l'empêche de dialoguer. J'ai l'impression qu'il n'a pas voulu naître. Il ne ressemble à personne. De tous les auteurs contemporains, c'est celui que j'apprécie le plus. Bien supérieur à Ionesco. »

D'une autre génération, l'acteur-auteur Jean-Paul Farré, qui a participé aux enregistrements faits pour un hommage parallèle à France Culture, dit pour sa part : « Je ne pouvais pas être influencé par lui. On ne le jouait plus quand j'ai commencé, dans les années 70. Mais c'est une espèce de génie, quelqu'un entre Bobby Lapointe et Devos. Aujourd'hui, on voudrait nous faire jouer ses pièces comme lui le faisait. Mais il faut les jouer comme on a envie de les jouer. » Ce sera l'un des enjeux du festival : Dubillard conservera-t-il son rire souverainement destructeur en entrant dans une autre ère d'interprétation et de mise en scène ?